Stigmatisation, homophobie et boucs émissaires

Le taux de suicide est plus élevé chez les jeunes se découvrant homosexuels ou bisexuels. La découverte de cette « différence » par rapport aux normes sociétales dominantes provoque une souffrance souvent niée par les autres. Or, un jeune qui peut compter sur le soutien de sa famille ou de son groupe de pairs qui entend sa plainte a beaucoup plus de chances de trouver en lui les ressources pour faire face.

Toute stigmatisation s'appuie sur un triple processus de peur – parfois inconsciente – et de rejet de l'autre :

- *de* mon groupe d'appartenance (dont le racisme forme l'épicentre) ;
- *dans* mon groupe d'appartenance (sexisme des hommes vers les femmes et inversement) ;
- en moi (dont la clé de voûte est l'homophobie), puisque l'intolérable est que je reconnaisse en moi une part homosexuelle.

Chacun de ces processus complémentaires utilise trois formes pour s'exprimer. La forme active, la plus corrélée à la stigmatisation, va de l'insulte jusqu'au meurtre en passant par le refus d'embauche ; elle est visible, souvent consciente et assumée par le discriminant, et tombe sous le coup de la loi lorsqu'elle est prouvée. La forme passive, beaucoup plus fréquente et banalisée, prend racine dans le déni d'existence de la différence, contraignant les personnes désignées à se cacher. Enfin, la forme de détournement traduit les représentations sociales qui rendent la différence tolérable par le plus grand nombre, comme « les gros sont joviaux », ou « les homosexuels sont sensibles » – forme encore plus perverse car il est difficile de se rebeller contre quelque chose qui est en apparence positif.

Espaces de parole

Une dizaine d'espaces de parole¹ a été mise en place dans toute la France. Ils m'ont permis d'établir une distinction entre les stigmatisations et les discriminations qui peuvent isoler – au point de retourner la violence contre soi ou contre les autres – et celles qui fédèrent. En effet, un jeune soutenu et

compris par sa famille ou son groupe de pairs (c'est-à-dire des jeunes de même âge et surtout de même sexe) a beaucoup plus de chances de trouver une voie de résolution à sa souffrance et de pouvoir mobiliser les ressources afférentes.

Ils transgressent le genre qui leur est imposé

On comprend à l'écoute des jeunes qui s'expriment dans ces espaces de parole que nombre d'entre eux ne se sentent appartenir à aucune « tribu » – à une époque où la norme sociétale commune s'est pourtant transformée en une multitude de normes communau-

taires – parce qu'un aspect important de leur identité se retrouve toujours laissé de côté. Une autre caractéristique commune à tous ces jeunes est qu'ils transgressent tous le « genre² » qui leur est imposé par leur groupe socioculturel, chacun à leur manière. Autrement dit, les garçons ne sont pas conformes au genre masculin et les filles au genre féminin. C'est notamment pour cette raison que les jeunes homosexuel(le)s occupent une place importante dans ces espaces de parole, lorsqu'ils n'ont pas réussi à se camoufler derrière une autre forme de différence, ou à s'affirmer dans ce qu'ils sont. Chez ces jeunes, le thème du suicide est extrê-

« Boucs émissaires » et vulnérabilité de l'identité masculine

La société est en crise, et cela a des répercussions en termes de violence contre soi ou l'autre. Dans toutes les périodes de crise de notre histoire, l'insécurité et la peur grandissent, et on voit justement augmenter un phénomène aussi vieux que l'histoire de l'humanité : la désignation de boucs émissaires, sans que cela ne soit diagnostiqué, encore moins traité et donc jamais prévenu lorsque cela se reproduit. Ces phénomènes s'accompagnent d'une vulnérabilité sans précédent de l'identité masculine, avec comme conséquence des violences redoublées contre tout ce qui est « féminin », violence que les hommes retournent aussi contre eux-mêmes. C'est cela qui explique en grande partie la stigmatisation à outrance des homosexuels et de ceux qui sont pris comme tels, mais plus encore : son intériorisation par ceux qui sont directement concernés.

Les adolescents ne sont pas les derniers à utiliser cette modalité archaïque de résolution d'une violence endogène. Plus ils sont eux-mêmes victimes d'une discrimination, plus ils sont vulnérabilisés dans leur identité – surtout les jeunes hommes n'ayant par ailleurs aucun autre modèle masculin alternatif pour s'identifier – et plus les conséquences graves sur soi et les autres seront majorées. On pourrait prendre comme métaphore la nitroglycérine (le mélange de deux ingrédients, inoffensifs séparément, crée une explosion) : l'ingrédient « désignation de bouc émissaire » est fort dans les quartiers dits sensibles par exemple, la discrimination à leur rencontre l'étant aussi ; l'ingrédient « crise identitaire masculine » est également très présent, leurs pères et leurs grands-pères étant peu valorisés dans la société, les valeurs viriles contemporaines mettant plus que jamais en avant la réussite sociale. Peu étonnant dans ces conditions qu'on ait l'impression d'être assis sur une bombe à retardement homophobe, quand on sort du déni qui nous pousse à ne pas voir ce qui s'y passe.

Éric Verdier

mement présent, et certains sont déjà passés à l'acte. Les prises de risque mettant en jeu le pronostic vital jalonnent également le parcours de certains dans des moments de leur histoire où un tiers protecteur a fait défaut.

Stigmatisation et suicide chez les adolescents

Depuis le début des années 2000, la sursuicidalité (taux plus élevé que la moyenne) des jeunes se découvrant homo ou bisexuels commence à être reconnue en France. On estime qu'ils représentent environ le quart des garçons et des jeunes hommes qui se suicident. La fourchette basse de cette estimation correspond probablement à la proportion d'homosexuels dans les suicidants, alors que la fourchette haute étend l'hypothèse à ceux qui sont victimes d'homophobie (pas considérés comme des « vrais hommes ») sans être forcément homosexuels. Chez les filles, les estimations sont plus faibles (elles représentent environ 10 % des filles et des jeunes femmes).

Déni de souffrance de l'entourage

Comment analyser la persistance de la souffrance qui entoure la découverte de cette « différence » ? Comment comprendre surtout que la surdicécité des professionnels en santé mentale perdure ? Mes recherches sur les phénomènes de bouc émissaire chez les jeunes ont mis en évidence que c'est le déni de souffrance dans l'environnement social de la personne – et non la souffrance elle-même – qui majore le risque de passage à l'acte suicidaire.

Le suicide, ou la tentative, est donc la conséquence sur le plan psychique de ce que représente un phénomène de bouc émissaire sur le plan social : harcèlement, jugement, mépris, moqueries, honte et humiliation sont autant de catalyseurs d'un déni de souffrance qui mène invariablement à une violence contre soi (suicide, addiction, risque sexuel, etc.) ou contre les autres (violences de toutes sortes, par escalade ou pour se prémunir de subir le même sort).

Groupes de pairs : la meilleure protection

Chez des jeunes qui ont par ailleurs d'autres vulnérabilités, l'homophobie devient donc déterminante dans la trajectoire suicidaire, tant que le déni du corps social expose le jeune concerné à une insupportable solitude... Les groupes de pairs constituent certainement l'un des meilleurs remparts de protection face aux discriminations, à condition qu'ils puissent tous se retrouver sous une même bannière.

Mais où trouver ceux et celles qui sont comme soi quand révéler son homosexualité est encore un tabou ? De fait, ce sont les jeunes qui sont identifiés dans le corps social comme homosexuels – autrement dit les garçons féminins, et dans une moindre mesure les filles masculines – qui sont exposés aux moqueries et au rejet, souvent sans qu'il s'agisse forcément de préférence affective homosexuelle. Homo ou bisexuels, ils sont alors débâchés, et d'autant plus vulnérabilisés qu'ils ont intériorisé une blessure passée amenuisant leur capacité à se cacher pour se protéger.

Enjeu identitaire majeur à l'adolescence

Tous ces jeunes transgressent le genre assigné, et sont de fait victimes du diktat conjoint de la virilité et de la « matrilité³ ». Ils cumulent plusieurs facettes identitaires dissonantes face au regard social, ce qui peut leur interdire l'accès à une « tribu » de pairs protectrice. L'enjeu identitaire majeur à l'adolescence et au début de la vie adulte étant surtout sexuel, c'est probablement pour cette raison que ces jeunes transgresseurs du genre sont des proies désignées. Mais c'est l'accumulation des trois processus et vulnérabilise à l'extrême les jeunes concernés.

Les facteurs ressources principaux que j'ai identifiés sont donc issus de cette expérience d'animation d'espace de parole « au-delà des différences » : la rencontre « improbable » d'un jeune avec l'autre accompagne l'émergence de la fierté d'être ce qu'on est profondément, puisqu'on n'a plus besoin de se cacher par peur d'être débâché... Et c'est la dignité d'appartenir à la diversité humaine, et d'accepter sa singularité au lieu de tolérer sa différence, qui remplace la honte et l'humiliation à laquelle exposent les stigmates sociaux... Car ces jeunes apportent une transformation sociale où le « féminin libre » et le « masculin sensible », dominés socialement et opprimés au foyer, se donnent la main pour s'opposer à la domination de la virilité et de la matrilité.

Éric Verdier

Psychologue communautaire,
Chef du pôle Discriminations,
violence et santé, Ligue française
pour la santé mentale, Paris.

Pour en savoir plus

- Verdier É., Firdion J.-M. *Homosexualités et suicide*. Le triadou : H&O Éditions, 2003 : 224 p.
- Verdier É. *De la domination matrilivirile*. Travaux préparatoires à l'élaboration du Plan violence et santé en application de la loi relative à la politique de santé publique du 9 août 2004, Rapport général sous la direction d'Anne Tursz, direction générale de la Santé.
- Verdier É., Dorais M. *Petit manuel de Gayrilla à l'usage des jeunes. Comment lutter contre l'homophobie au quotidien*. Le triadou : H&O Éditions, 2005 : 174 p.
- Beck F., Firdion J.-M., Legleye S., Schiltz M.-A. *Les minorités sexuelles face au risque suicidaire. Acquis des sciences sociales et perspectives*. Saint-Denis : Inpes, coll. La Santé en action, 2010 : 113 p.
- Verdier É. Bouc émissaire, trauma et résilience. In : Coutanceau R., Smith J., Lemitre S. dir. *Trauma et résilience. Victimes et auteurs*. Paris : Dunod, coll. Psychothérapies, 2012 : 480 p.
- Voir aussi l'article : Verdier É. Former les professionnels pour lutter contre les discriminations. *La Santé de l'homme*, juillet-août 2008, n° 396 : p. 48-49. En ligne : <http://www.inpes.sante.fr/SLH/pdf/sante-homme-396.pdf>

1. Recherche-action menée à la Ligue des droits de l'Homme de 2003 à 2006, puis travaux poursuivis à la Ligue française pour la Santé mentale, grâce à un financement ininterrompu de la Direction générale de la santé (DGS) depuis 2003.

2. Identité de genre : elle correspond à ce que nous montrons de nous dans nos attitudes, nos gestes et comportements, notre choix de métier et nos hobbies, et qui est décodé par nos contemporains dans notre société – c'est le sexe social.

3. La matrilité est à la féminité ce que la virilité est à la masculinité : un ensemble de comportements, de représentations et d'attitudes, qui confère à la personne qui les revendique un statut de dominant. Le stéréotype de la « bonne mère » est aussi sacré et donc enfermant pour les femmes que celui du « vrai mec » l'est pour les hommes. La matrilité se dote de la victimisation et de la manipulation, là où la virilité érige les remparts du narcissisme et de l'intimidation.